

Recherches sociographiques



Danielle JUTEAU, *L'ethnicité et ses frontières*, Deuxième édition revue et mise à jour, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2015, 306 p.

Victor Piché

Volume 57, numéro 2-3, mai-décembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1038449ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1038449ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Piché, V. (2016). Compte rendu de [Danielle JUTEAU, *L'ethnicité et ses frontières*, Deuxième édition revue et mise à jour, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2015, 306 p.] *Recherches sociographiques*, 57(2-3), 621-623.
<https://doi.org/10.7202/1038449ar>

Il ne faut pas confondre la résistance à une plus grande intervention de l'État avec le conservatisme qui se méfie de l'État et qui milite pour l'entrepreneuriat individuel et une certaine forme d'auto-organisation hors de la contrainte étatique. Personnellement, je pense qu'on a affaire ici à une différence entre ruraux et urbains : alors que le développement socio-économique repose pour les ruraux sur une capacité d'exercer ses responsabilités sociales et citoyennes, pour les urbains, il reposerait plutôt sur une capacité d'exercer ses droits comme individu et comme citoyen. On peut penser que les rapports de propriété sont en cause ici, et ils déterminent les visions du monde selon qu'on a accès ou non à la propriété, ce qui est généralement le cas des ruraux.

La grande question que pose la monographie est celle de la généralisation des connaissances mises au jour par l'étude d'un cas particulier à l'ensemble des collectivités comparables à celle retenue pour l'étude monographique. Les dynamiques socio-économiques propres à la communauté de Lancaster (mais on pense aussi à des villages de la haute Beauce ou de Lotbinière) se retrouvent-elles ailleurs, dans des villages de même configuration? Les partisans de la monographie en sont fortement convaincus. Comme disait un de mes professeurs : « Quand on a vu un paysan, on les a tous vus », ce qu'on pourrait paraphraser ainsi : « Quand on a vu un village, on les a tous vus ». Comme Parent, je me range du côté de celles et ceux qui pensent que la monographie, si elle est réussie, offre un fort potentiel d'intelligibilité des réalités sociales. La monographie de Lancaster nous apporte une grande connaissance du Québec rural dont un trait caractéristique est d'être constitué de collectivités de petite taille comme celle étudiée par Frédéric Parent. Cet ouvrage s'impose comme lecture nécessaire pour qui veut comprendre la ruralité québécoise.

Bruno JEAN

*Département Sociétés, territoire et développement,
Université du Québec à Rimouski.
bruno_jean@uqar.ca*

Danielle JUTEAU, *L'ethnicité et ses frontières*, Deuxième édition revue et mise à jour, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2015, 306 p.

En 1999, Danielle Juteau avait publié une première version de ce livre qu'elle vient de reprendre dans une deuxième édition revue et mise à jour. Cette mise à jour arrive à un moment stratégique où, comme elle l'exprime dans un dernier chapitre, le pluralisme bat de l'aile un peu partout dans le monde, y compris au Québec. Je vais me concentrer sur quatre aspects de son argumentation théorique qui constituent, selon moi, des contributions majeures au champ des études ethniques.

Premièrement, l'auteur s'inscrit en faux contre l'idée que l'ethnicité disparaîtrait avec la modernité. Étudier l'ethnicité, c'est se situer au cœur des rapports sociaux dans une perspective constructiviste et matérialiste. Les frontières ethniques ne sont pas fixes, mais fluctuent, se transforment et s'élargissent. Un thème

récurent dans tout le livre, qui constitue la base de son argumentaire, est que l'on ne peut pas faire l'économie des rapports inégalitaires. « Ce sont les inégalités réelles, économiques, politiques et sociales, qui doivent servir de toile de fond à l'analyse des relations ethniques » (p. 35).

Le deuxième apport significatif de son approche théorique concerne le concept de « socialisation-ethnisation ». Elle envisage le groupe ethnique comme un produit jamais achevé d'un processus toujours en cours au cœur duquel agit la socialisation. Celle-ci se réalise grâce au procès de travail effectué principalement par les femmes. Elle conclut donc que l'humanisation des êtres humains correspond aussi à leur ethnisation. « On ne naît pas ethnique », la production de l'ethnicité s'effectue dans la famille et grâce au réseaux de parenté qui sont les porteurs cruciaux de la culture commune.

Le troisième élément de la théorie de Juteau, le plus original selon moi est une insistance sur les deux faces, externe et interne, des rapports ethniques, ce qui traduit une tentative de réconcilier deux théoriciens de l'ethnicité qui l'ont inspirée, soit Max Weber et Otto Bauer. La face externe renvoie au rapport aux « autres » et se construit dans le rapport inégalitaire constitutif du Nous et du Eux, alors que la face interne renvoie au rapport que le groupe nouvellement formé ou reconfiguré établit avec sa spécificité historique et culturelle. Sa théorie place les rapports de domination au centre de la dynamique entre la capacité du majoritaire à imposer ses catégories et l'usage qu'en font à leur tour les minoritaires. Cette approche, selon moi, est cruciale pour mieux comprendre les phénomènes de la discrimination qui sont trop souvent expliqués par les rapports de domination (face externe) en minimisant, voire en occultant, les stratégies des groupes immigrants qui puisent dans les ressources du groupe pour contourner les obstacles (face interne).

La quatrième contribution importante concerne la troisième partie du livre qui porte sur l'articulation des rapports sociaux ethniques avec d'autres rapports, en particulier les rapports de sexe. Elle propose un paradigme féministe matérialiste en développant le concept d'intersectionnalité, qui désigne l'articulation des identités et des inégalités multiples. Les spécialistes des théories féministes apprécieront cette troisième partie du livre qui offre un examen critique des nombreux débats qui ont divisé les féministes. Son approche théorique vise à articuler trois types de rapports sociaux inégalitaires : les rapports de classes sociales, les rapports ethniques et raciaux et les rapports de sexe. L'interconnexion entre ces rapports n'implique aucunement leur hiérarchisation, ni que l'un ou l'autre de ces rapports soient autonomes. Considérer les femmes comme une classe ne revient pas à postuler leur homogénéité; au contraire, car, selon l'auteure, les classes sexuelles sont traversées par les autres attributs produits par d'autres rapports sociaux.

En terminant, un mot sur la discussion par l'auteure du pluralisme multiculturel ou interculturel, qui est remis en question un peu partout dans le monde. Son idée selon laquelle les discussions sur les modèles d'intégration amènent souvent les majoritaires dans un « mouvement de crispation identitaire » est extrêmement intéressante, et va à l'encontre des idéologies actuelles qui réservent la crispation identitaire exclusivement aux minoritaires. Je trouve également fort pertinente son

opposition entre la problématique des droits humains (universels), qui remettent en question les frontières de l'État-nation, et le principe de souveraineté qui les renforce (droits nationaux). Appliquée au Québec, son analyse du pluralisme suggère que la politique québécoise va dans une direction autre que celle du pluralisme; elle pose la question : « Exit la citoyenneté pluraliste? » (p. 253). Ainsi, on passerait du modèle du pluralisme au modèle de la citoyenneté républicaine et l'éthnicité serait remplacée par la langue commune. Sa recommandation finale est qu'il « faudrait regarder plutôt du côté de la double barrière de la réalisation d'une pleine citoyenneté, qui requiert, on en convient désormais, la redistribution des ressources et la reconnaissance des identités. Et de continuer à rejeter le monisme et à défendre le pluralisme comme moyen et indice d'un corps social sain » (p. 262).

Je ferais deux critiques (pour la troisième édition?). D'abord, malgré l'importance de son modèle des deux faces des rapports ethniques, il m'apparaît que l'auteure développe davantage la face externe, à savoir les rapports de domination. Cela se comprend car d'emblée, elle se situe du côté des rapports ethniques inégalitaires. Pour faire justice à son modèle, je pense qu'il faudrait un traitement plus élaboré de la face interne, en particulier des stratégies spécifiques utilisées par les groupes ethniques pour affronter, parfois avec succès, les obstacles et les discriminations, en particulier sur le marché du travail et dans le logement. Une deuxième critique porte sur les quelques lignes que l'auteure consacre au nouveau contexte religieux relié à l'islam. Elle parle du rôle ethnique de l'islam et d'une nouvelle frontière entre un Eux musulman et un Nous non musulman. On aurait vraiment aimé en savoir plus car je crois que son approche théorique aurait permis d'approfondir cette question qui demeure encore dans le domaine idéologique et n'est pas suffisamment ancrée dans l'analyse sociologique des rapports sociaux.

Victor PICHÉ

*Département de démographie,
Université de Montréal.
v-pic@hotmail.com*

Patrick IMBERT, *Comparer le Canada et les Amériques, des racines aux réseaux transculturels*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2014, 290 p.

Un chercheur dont on annonce qu'il a publié plus de 30 livres et de 300 articles est en quelque sorte estimé qualitativement excellent du fait même de cette remarquable productivité. C'est ainsi, en grande partie, que fonctionne l'économie du prestige, y compris dans les jurys attribuant les subventions, comme l'a bien montré James English. Mais si on lisait, si on lisait vraiment ce nouveau livre, comme une toute première publication? Je n'ai guère eu de mal à le faire, en ce qui concerne *Comparer le Canada et les Amériques*, puisque je n'avais encore jamais eu à traverser page à page un ouvrage de Patrick Imbert.

L'expérience fut éprouvante, sur plusieurs plans. Cela tient en partie à la contradiction entre la défense d'une pensée de la complexité, contre les paradigmes